

Mes souvenirs...

Comme beaucoup de Seynoises et de Seynois, je suis une petite-fille d'immigrés.

Du côté de mon père, Lucia Palomar et Juan Manuel Navarro ont quitté le petit village de Molinos, dans la province de Teruel en Espagne, peu après leur mariage pour venir s'installer en France, à Béziers dans un premier temps, puis à la Seyne dès 1925. Ils habitaient alors dans la rue Cavaillon. Plus tard, ils se sont installés chemin des Baguiers, tout près de l'entrée de l'actuel lycée Beaussier.

Du côté Navarro, certains de mes oncles et tantes, certains ont laissé des souvenirs dans la vie seynoise. Paul, avec son épouse Henriette, tenait un magasin de graines et de pommes de terre sur le marché (Marius Autran leur a dédié un poème pour les 70 ans d'Henriette) ; leur fils Antoine, Tony, était une "figure" du cours. Joseph, dit Zézé, et sa femme Huguette tenaient l'épicerie Codec rue Cyrus Hughes. Quant à Antoine, fort en gueule et d'un caractère ombrageux, il travaillait aux Forges et Chantiers de la Méditerranée ; durant l'occupation, membre des FTP, il participa à des mouvements de grève et de sabotage avant de prendre le maquis dans la Drôme. Mon père René, lui, a commencé à travailler à 14 ans comme apprenti à la pharmacie « de 1^{re} Classe » de M. Excoffier, rue Cyrus Hugues, avant d'entrer en septembre 1928 comme préparateur à la pharmacie du Boulevard, à Toulon, tenue alors par M. Arnoux.

Mon grand-père maternel, Maurice Carle, est venu à pied de Chiusa Di Pesio, dans le Piémont. Après avoir été emprisonné quelques jours à la frontière, il a fini par arriver à la Seyne. Maçon, il se lia d'amitié sur un chantier avec Jean Trincherio, autre maçon piémontais. Celui-ci était marié avec une fille de son village, Ponzzone : Rose Pesce. Rose avait une sœur qui était restée au pays, Maria Caterina. Courageuse, elle était employée dans une maison à Aqui Terme... Maurice et Marie Catherine se marièrent au consulat italien de Toulon le 3 octobre 1903. Rejoignant beaucoup de Piémontais, le couple s'installa au n° 1 de la rue Nicolas Chapuy. Ils y auront trois enfants : Amédée, Amélia, ma mère, et Éléonore, qui prendra le nom de Véronis après son mariage. Quand Maurice et Marie Catherine quittent l'immeuble de la rue Nicolas Chapuy, dont ils sont devenus propriétaires, c'est pour s'installer tout à côté, impasse Noël Verlaque, où ils résideront toute leur vie. D'autres membres de la famille Carle sont venus s'installer dans la région : Pierre comme boulanger à Brégaillon, François, lui aussi boulanger, à la Rouve, Marie-Jeanne, qui épouse un Martinenq, vieille famille de la Seyne...

« *Il faisait un froid ! La fontaine était gelée...* » Ce refrain, je l'ai entendu toute ma vie, répété par ma mère à chacun de mes anniversaires. Ce n'est pourtant pas ce qu'indique le bulletin météo du Petit Provençal, qui relève des températures tout à fait conformes pour cette période de l'année.



Je suis née un jeudi, le 23 février 1933, à 19 h, au n° 1 de la rue Nicolas Chapuy, à La Seyne-sur-Mer. À cette époque-là, beaucoup de quartiers n'étaient pas raccordés au réseau d'eau courante ; il fallait aller chercher l'eau à la fontaine¹ qui était à l'angle de la Place de la Lune. Ma mère était sans doute assistée par mémé Carle, qui habitait tout près, impasse Verlaque.

Ma mère ne travaillait plus ; elle avait été vendeuse dans un magasin de chaussures, mais s'était arrêtée après son mariage, alors qu'elle avait 17 ans. Mon père travaillait à Toulon, sur le boulevard de Strasbourg, dans la pharmacie de M. Arnoux.

Le docteur Loro² est venu plusieurs fois dans la journée, sur son vélo : « alors, il n'est pas encore là ? » À l'époque, pas d'échographie ; on ne savait pas que l'enfant serait une fille. Cet appartement rue Nicolas Chapuy appartenait à mes grands-parents maternels. Nous, nous vivions au deuxième étage ; il y en avait 3. À chaque étage, il y avait deux locataires, alors que nous, nous avons tout l'étage. Au rez-de-chaussée, il y avait un coiffeur pour hommes, ça devait être un Grec ; on l'appelait Papa Georges. Il avait tout le rez-de-chaussée, mais c'était moins grand que chez nous parce que l'escalier qui prenait la moitié de l'immeuble. Au premier étage, une cousine germaine de ma mère, Éléonore, fille de Rose, sœur de mémé Carle ; elle était mariée avec Jacques Bracco, qui avait une place importante aux chantiers. Au troisième, une famille ; je crois qu'ils s'appelaient Marcaillou. Les autres, je ne me souviens pas. Il y avait aussi une chambre qui était louée à des célibataires qui travaillaient au chantier et qui mangeaient au restaurant de mémé Carle, en face de l'immeuble, de l'autre côté de la rue³. Là, on est resté jusqu'au début de la guerre, jusqu'en 1942⁴.

Je ne suis pas allée à l'école maternelle parce que mes parents avaient peur des maladies infantiles que l'on pouvait y attraper. Mon cousin Maurice, le fils de Catherine et Amédée, était mort en novembre 1934 de la diphtérie. Mon père a assisté à ses derniers moments ; c'est lui qui, en enfonçant

¹La plupart des immeubles de la Seyne n'étaient pas desservis en eau potable, d'abord parce que le système de distribution de la ville ne le permettait pas, et d'autre part les gens reculaient souvent devant le prix des travaux de maçonnerie et de plomberie, alors que l'eau coulait aux fontaines et qu'elle était gratuite.

²De docteur Henri Loro fut un médecin de grande réputation au début du XX^e siècle. Son père, Germain Loro, personnalité locale et docteur en médecine, rendit des services éminents à la population ; une place porte son nom.

³Jusqu'en 1929, le café-restaurant installé au 4 rue Nicolas Chapuy s'appelait « Les Trois Nations » et était tenu par Giuseppe DI RE, un italien de Cuneo. Mes grand-parents avaient dû le lui acheter.

⁴Novembre 42 : invasion de la zone sud par les Allemands.

son doigt dans la gorge de Maurice, essayait de retirer les membranes qui s’y étaient formées pour lui permettre de respirer.⁵

⁵En France, la vaccination pour tous les enfants de moins de 18 mois ne sera rendue obligatoire qu’en juin 1938.

Tous les commerçants du coin me connaissaient, j'étais "Lulu". C'est moi qui allais acheter le pain chez Mme Grandi – elle me donnait un pain au chocolat. Je jouais beaucoup à la corde avec d'autres petites du quartier au milieu de la place de la Lune, sur un espace qui était cimenté, et les ouvriers qui sortaient de chantier nous contournaient en passant sur les côtés. À l'angle de la rue Nicolas Chapuy et de la place, de l'autre côté de la fontaine, il y avait un restaurant, assez important, celui des Consani. Il était fréquenté par beaucoup d'ouvriers, une grosse clientèle, car les ouvriers n'avaient pas de voiture et mangeaient sur place, et moi je passais souvent des moments avec les trois femmes de la famille Consani – je me souviens d'Emma, et d'un garçon qui s'appelait Fernand – assises sur le bord du trottoir pour trier leurs légumes ; moi, j'écoissais les petits pois avec elles et j'écoutais les potins de la Seyne. Il y avait Emma, et un garçon qui s'appelait Fernand. Pendant ce temps, ma mère restait à la maison ; elle me laissait descendre jouer, je ne craignais rien là. Il n'y avait presque pas de voitures, il y avait beaucoup de cyclistes aux chantiers, et la plupart des hommes partaient à pied, en bleu de chauffe, ou en poussant leur bicyclette. En face du n° 1, il y avait une petite épicerie où la marchandise était en vrac, dans des sacs – je me souviens bien des pois chiches, des lentilles – c'était madame Tric. Ils avaient un petit garçon, Jean. Ma mère m'envoyait chercher des commissions, j'avais juste à traverser.

Je suis entrée à l'école François Durand en octobre 1940. J'y allais toute seule, à pied ; on montait la rue Nicolas Chapuy, on tournait à gauche et l'école était là. Ma mère se mettait à la fenêtre et elle me voyait remonter la rue. À cette époque, l'école était organisée en trois niveaux : cours élémentaire (7-9 ans), cours moyen (9-11 ans) et cours supérieur (11-13 ans). J'avais un peu plus de 7 ans et demi.



*L'école François Durand en 1942
En haut à gauche Colette (Menut?) - ? - ? - ? - ? - ?
2^e rang : ? - Lucienne Alerini - Judith - ? - ?
Assises : ? - Simone - Hélène - ? - ?*

En haut de la rue Nicolas Chapuy, qui faisait l'angle, il y avait une épicerie, et dans cette épicerie, il y avait une petite : Judith. En classe, elle était toujours la première, je l'admirais. Dans les années 60, je suis entré dans une pharmacie du côté de Villard-de-Lans, et je l'ai reconnue ; elle était devenue pharmacienne.

Je ne sais plus si c'était la première année, j'avais une maîtresse qui s'appelait Madame Bauchièrre, et tous les matins, avant de commencer la classe, on restait debout et on chantait « Maréchal, nous voilà ! », et on avait le portrait du maréchal Pétain dans la classe. J'étais émotive, je n'étais pas une

lumière, mais j'étais appliquée, je faisais les choses bien, proprement, mais il ne fallait pas que l'on me gronde.

Je me rappelle que mon père arrivait tard le soir, il terminait son travail à 19 h et après il fallait qu'il prenne le bateau, et donc on mangeait tard. Quand on avait fini de manger, je descendais au premier étage chez les Bracco jouer au "dada", et ça, cousine Bracco elle me l'a raconté pendant des années. Je demandais : « où il est Jean ? Il est malade ? » Et Éléonore me répondait : « il est couché déjà. » Alors je remontais avec mes petits chevaux. Le jeu, en bois, je l'ai toujours, et j'y joue l'été avec mes arrière-petits-enfants.

Quand j'étais enfant, à la Seyne, il ne fallait pas que je fasse de bruit parce que, quand j'avais 5 ans, ma petite sœur est née. Avant, j'ai dû m'amuser toute seule. J'avais beaucoup de poupons en celluloid, j'avais beaucoup de jeux... j'étais gâtée. J'étais la première fille de la famille. Je passais beaucoup de temps sous la table de la cuisine. Je me rappelle, j'étais bien là ! Après, quand il y a eu ma sœur, comme il ne fallait pas faire de bruit, j'ai continué à jouer tranquillement sous la table de la cuisine. Je ne voyais pas beaucoup mon père : il partait le matin et il rentrait tard le soir. Comme j'étais sage, je ne me faisais pas souvent gronder par ma mère. Il n'y avait pas l'eau courante, nous avions des cruches, il fallait aller chercher l'eau avec. Et puis on n'avait pas de w.c. ; on faisait pipi et caca dans la toupine. J'avais ma petite chambre à moi, une chambre où il y avait un lit une place et une malle qui prenait toute la largeur du lit, sur laquelle je posais mes poupées et ma dînette.

Quand on arrivait au deuxième étage, sur le palier, à gauche, il y avait une porte ; on rentrait dans la cuisine qui donnait rue Nicolas Chapuy. La pièce attenante, c'était la salle à manger avec deux fenêtres donnant sur la rue. Après il y avait une pièce noire, où on rangeait la toupine, et une autre pièce noire, c'était ma chambre, qui était petite. Une grande chambre donnait côté cour : c'était la chambre des parents. La pièce qui correspondait à la cuisine, c'était une chambre qui était louée à un homme seul qui travaillait aux chantiers et qui venait dormir là. Donc, contrairement aux autres locataires qui avaient trois pièces, nous on en avait cinq, et la sixième, elle était louée.

Un beau jour, on nous a dit que mon école, qu'on appelait école Pissin, était fermée parce que les Allemands y installaient leur état-major, je crois. Toujours est-il que notre école de filles a été fermée et qu'on nous a toutes envoyées à l'école Curie, qui était en haut du marché. Je n'y suis pratiquement pas allé, car l'école était surchargée ; on était trois ou quatre par banc. Un jour, au petit matin, il y a eu des explosions importantes : le sabordage de la flotte. Ma mère m'a sortie du lit sans ménagement. « Allez, habille-toi, fais vite ! » Nous habitons tout près des chantiers et mes parents craignaient un bombardement.

C'est là qu'on est parti à pied se réfugier chez une cousine germaine de ma mère, Marie Magot ; son mari avait un prénom italien, Arnaldo peut-être, et ils avaient deux enfants, Josette et Georges. Marie était la fille de mon grand-oncle Pierre. Ils habitaient au-dessus de la Seyne, entre la Donicarde et Barban, dans la colline. Quand on est arrivé à mi-chemin, on surplombait la rade, et de là j'ai vu, et mes parents aussi, la fumée sur les bateaux. Naturellement, la route était déserte. Le sabordage avait eu lieu entre 6 h 45 et 7 h, et il devait être encore tôt dans la matinée. Sur la route qui montait chez ces cousins, nous avons croisé un homme avec un imperméable, un ciré noir, et j'ai pris un trouble parce que le sabordage, les Allemands... dans ma tête d'enfant, je me suis dit que c'était un "ennemi". J'ai

plus peur de lui ce jour-là que la fois où j'ai rencontré pour la première fois un soldat allemand. Nous sommes restés quelque temps chez Marie, je ne sais pas combien exactement.

Est-ce que nous sommes redescendus à la rue Nicolas Chapuy, je ne m'en souviens plus. À un moment, nous sommes allés habiter à la Donicarde, dans une maison qui appartenait à mon grand-oncle François, le boulanger. Juste en face de cette maison, il y avait celle de Juliette Jourdan, qui s'est ensuite mariée avec Jean Revertégat. Juliette avait une petite sœur de l'âge de Jany. Plus tard, Juliette et Jean ont tenu un commerce pâtes et d'épices sur le marché le la Seyne.

Un autre moment que je n'arrive plus à situer, c'est quand ma mère a tenu une épicerie au milieu de la rue Nicolas Chapuy, au n° 13 de l'époque (les numéros ont changé depuis). Nous habitions derrière le magasin. Derrière encore, dans un petit appartement, logeaient Paul (un frère de mon père) et son épouse Henriette. Je me souviens que ma mère allait soigner Henriette qui avait attrapé la fièvre typhoïde ; il faut dire que les conditions d'hygiène n'étaient pas des meilleures ces années-là. Au petit matin, le préposé au "torpilleur" passait vider les "toupines" dans un grand tonneau, puis les femmes se retrouvaient devant la fontaine pour laver ces grands seaux émaillés avec petit balai dédié cet usage. Elles vidaient ensuite les eaux sales dans le caniveau.

À ce moment-là, je n'allais plus à l'école, j'aidais ma mère à l'épicerie. Je me souviens qu'il y avait des restrictions ; il fallait une carte de rationnement, qui était délivrée par la mairie, et des feuilles de dix coupons numérotés selon les produits qui permettaient d'acheter du fromage, des matières grasses, des denrées diverses, le chiffre au centre des cases indiquant la quantité à fournir en grammes. Il fallait que je coupe des petits morceaux dans une grosse motte de beurre et que je les pèse avec soin sur notre balance Roberval. J'allais chercher des produits chez un grossiste au bout du port. Je devais aussi m'occuper de ma petite sœur et la préparer pour l'école ; je crois qu'elle est allée quelque temps à la maternelle Jean Jaurès. Le matin particulièrement, elle n'avait pas très bon caractère.

Dans la rue, je me souviens d'une Mme Bourgarel ; elle habitait au rez-de-chaussée, et, comme elle devait être un peu "bazarette", elle me "blaguait" pour me "tirer les vers du nez". Il y avait aussi M. et Mme Segond, avec leur fils Claude. En face de notre épicerie, il y avait une mercerie. Je me souviens aussi de Pedro, le photographe, d'un marchand de vin avec ses gros tonneaux, d'un marchand e charbon, qui restait assis sur un tabouret, devant son magasin. Comme il n'y avait pas de télévision, le soir, tout le monde s'asseyait dans la rue pour discuter et se raconter les potins de la ville.

Plus tard, nous sommes partis à Toulon, à la rue Victor Clappier. Mon père avait appris à la pharmacie qu'un appartement était libre, ce qui lui permettrait de travailler près de nous et de ne plus avoir à faire les trajets chaque jour. Je ne suis pas retournée à l'école cette année-là. J'ai repris à Toulon à la rentrée 43. Je suis rentrée à l'école du boulevard de Strasbourg, qui était mitoyenne avec le lycée classique de jeunes filles, qui après est devenu le lycée Bonaparte.

Un jour, c'était le 24 novembre, je suis sortie de l'école comme tous les jours à 11 h et demie pour aller manger rue Victor Clappier, et là je suis passée devant l'église Saint-Louis ; ce devait être mon chemin habituel, car c'est là que j'allais au catéchisme. À la cathédrale, il y avait un mariage comme je n'en avais jamais vu, un mariage avec la mariée en robe blanche, une calèche qui attendait. Je suis restée à "bader" la sortie de du mariage. Quand après je suis montée à la maison, je me suis fait gronder par ma mère parce que j'arrivais tard, j'ai vite mangé et je suis repartie parce qu'on reprenait

1 h 30 à l'école. Quand je suis arrivée à mi-chemin, sur la place de la Liberté, il y a eu les sirènes – il y en avait eu déjà souvent, avant – et je suis partie en courant. J'aurais pu retourner à la maison, mais je suis partie en courant à mon école. Là, on nous a fait descendre dans la cave (il n'y avait pas d'abri) et ça a commencé à péter. Dans cette pièce, ça faisait beaucoup de bruit ; ils avaient bombardé le Pont-du-Las ce jour-là, et le Mourillon⁶. La plupart des petites filles pleuraient, et moi j'ai prié, je me suis trouvée dans un état second ; je n'ai pas eu peur, je n'ai pas pleuré. À un moment on a vu mon père entrer en trombe, c'était le premier civil qui arrivait. Il m'a prise par le poignet, la maîtresse s'est mise à crier parce qu'elle ne voulait pas qu'il m'emmène, la sirène de fin d'alerte n'avait pas encore été déclenchée, mais il n'a rien voulu savoir et il m'a tirée jusqu'à la maison, rue Victor Clappier. Quand on a traversé la place de la Liberté, il y avait des abris. Le responsable de l'abri, qui avait dû commencer à sortir de l'abri, nous sifflait pour nous faire descendre. Mon père est parti en courant jusqu'à la maison et là nous avons retrouvé tous les habitants cachés dans la cave. Jusqu'à ce jour, mes parents m'avaient toujours laissé aller toute seule à l'école. Je n'ai su que des années plus tard, en lisant un article dans le journal local, que les mariés que j'avais tant admirés étaient morts ce jour-là sous les bombes.

On n'est pas restée longtemps à la rue Victor Clappier. Déjà, avant le bombardement, il y avait eu des alertes, et on faisait un peu n'importe quoi. Mon père trouvait que l'appartement était trop près de la voie ferrée. Je me souviens que pour une alerte, on était partis en courant dans un couloir, près de Sainte-Anne. On était aussi près de la voie ferrée, mais de l'autre côté. Dans ces cas-là, je crois que les parents ne savent plus quoi faire.

Après le premier bombardement, nous sommes partis assez rapidement au Revest. Mon père avait eu l'occasion de trouver cette maison en construction. Nous avons fait le déménagement à pied, avec un charreton ; mon père tirait, ma mère, ma sœur et moi, derrière, nous poussions. La maison se trouvait tout en haut d'un chemin caillouteux et bien pentu (baptisé aujourd'hui bien pompeusement avenue de Lattre de Tassigny, au niveau du n° 441). Le rez-de-chaussée était habitable et équipé d'une cuisine, mais nous, nous nous sommes installés au premier étage, qui n'était pas terminé ; il n'y avait pas de fermeture, de fenêtre. Mes parents avaient du tendre des couvertures. Les jours de vent, on l'entendait souffler dans toutes les pièces. Il n'y avait ni gaz ni électricité ; on se chauffait avec un poêle à bois. En bas, il y avait tonton Médée, tantine Catherine, leur fils, Lucien, et tantine Léo, ton Jean et leur fils René. Ils ne sont pas restés longtemps parce que mon père et Amédée se sont disputés à cause d'Éléonore ; elle s'était mis un ruban rouge sur la tête, ma mère a fait une réflexion parce qu'elle faisait « un peu cocotte » et Amédée a dû s'interposer entre les deux sœurs, ce qui a dû énerver mon père. Derrière la maison, un pigeonnier accueillait des locataires de mes parents au Pas-du-Loup, les Bovier, des "parisiens", qui nous avaient rejoints. La guerre ne leur avait pas enlevé leur bonne humeur puisqu'il paraît qu'on nous entendait faire la fête, le soir, jusqu'au village.

Au village, les deux classes de l'école étaient déjà bien chargées et n'avaient plus de place pour nous accueillir. Jany et moi, on jouait avec les enfants Sauvaire, des gens du Revest qui avaient une très

⁶Le 24 novembre, l'alerte a retenti à 13 h 10. L'objectif des 80 avions alliés qui y participaient était l'arsenal, mais les 400 bombes qu'ils ont larguées se sont dispersées aussi sur les quartiers qui l'entourent : Mourillon, les vieux quartiers du port, le boulevard Bazeilles, les rues Castel, Castillon, Lamalgue, le quartier populaire de Besagne...

grande propriété juste en face de là où on habitait. Avant, le chemin s'arrêtait à leur propriété ; aujourd'hui, on peut continuer jusqu'au pied du mont Caume. Sur leur terrain, il y avait des chèvres et un âne. Les Sauvaire avaient 4 enfants : l'aînée s'appelait Ermine et avait mon âge, Cécile, Alphonse, qui avait l'âge de Jany, qu'on appelait Fonfon, et Germaine. À ce moment, je ne pouvais pas me douter que 78 ans plus tard, en retournant sur le chemin de mon enfance, accompagnée par mes enfants, je retrouverai Ermine.



Pour moi, ça a été une année de vacances, à jouer dans la colline. Je descendais parfois au village pour les cours de catéchisme, avec le père Eudes, le curé du Revest. J'allais aussi au-dessus du village, sur la route de Signes, dans la propriété du docteur Mouttet ; ils avaient une fille, Simone, plus âgée que moi, qui était paralysée. Allongée sur une chaise longue, elle nous faisait la lecture, ou nous organisait des jeux. J'étais souvent fourrée chez elle. Je me souviens aussi d'une anecdote : au-dessus de la maison où nous logions, plus haut dans la colline, il y avait une carrière⁷. Un jour, la chienne des Bovier, Dora, est tombée dans une fosse, et ses propriétaires n'arrivaient pas à la remonter. Au bout de quelques jours, on a vu réapparaître la chienne sans que personne ne sache comment elle était sortie du trou. La seule fois où je suis descendue du Revest durant cette période, c'est pour aller acheter ma robe de communiant à Toulon, sur le boulevard.

Un jour, pour jouer, je me suis attaché autour de la taille la corde qui servait de licol à un âne qui était sur le terrain. À un moment, l'âne a entendu une ânesse braire au loin et il est parti comme une fusée. Le chemin était dans un sale état, fait de pierres et de cailloux. Moi, pieds nus, accrochée à l'âne, je ne courrais plus, je volais ; je suis descendu à l'horizontale ! Heureusement, il s'est arrêté arrivé au village. Une autre fois, on a fait un grand mariage ; c'était Fonfon le marié, Jany la promise, habillée

⁷Au début du XX^e siècle, on exploitait au Revest d'importantes carrières de marbre, de pierres de taille, de moellons et de sable. On trouvait aussi des « poches » de bauxite, exploitées par de petites sociétés.

d'un vieux rideau. Les sœurs suivaient, toujours accompagnées de l'âne. Pour nous, c'était des vacances, à la Pagnol. Au printemps, c'était clafi⁸ de cerisiers, on se faisait des ventrées !

Malgré tout, j'avais peur, surtout pour mon père qui descendait travailler à la pharmacie. Je ne sais pas comment il faisait les trajets ; les autobus avaient été réquisitionnés, mais il y avait peut-être des véhicules à gazogène. Ça paraît difficile qu'il ait fait tous les jours le déplacement en vélo, surtout pour le retour, le soir. Mon père ne rentrait pas manger ; ma mère devait lui préparer une gamelle. Quand on entendait un bombardement, on montait en haut de la colline, derrière la maison. De là, on voyait Toulon ; on essayait de comprendre où les bombes avaient touché la ville. Il n'y avait pas de téléphone comme aujourd'hui, et je me demandais toujours s'il allait remonter le soir. À chaque fois que j'entendais hurler les sirènes, il me prenait envie de faire pipi, et je me faisais crier dessus parce qu'il fallait se dépêcher de se mettre à l'abri. Pour moi, ça a été ça la guerre. Je n'ai jamais souffert de la faim. En ville, mon père rendait beaucoup de services aux gens qui fréquentaient la pharmacie, la plus importante de Toulon. On devait le remercier en lui offrant des produits alimentaires. Et puis, à l'époque, les enfants étaient moins exigeants que maintenant. On mangeait ce qu'on nous donnait.

⁸Clafi (ou cafi du côté de Marseille) : rempli, gorgé.

